

roman

Cora Geffrard

Michel Soukar



MÉMOIRE
D'ENCRER

CORA GEFFRARD

Mise en page: Virginie Turcotte
Maquette de couverture: Étienne Bienvenu
Dépôt légal: 2^e trimestre 2011
© Éditions Mémoire d'encrier

Catalogage avant publication de Bibliothèque et
Archives nationales du Québec et Bibliothèque et
Archives Canada

Soukar, Michel

Cora Geffrard

(Roman)

ISBN 978-2-923713-55-7 (Papier)

ISBN 978-2-89712-135-8 (PDF)

ISBN 978-2-89712-018-4 (ePub)

1. Manneville-Blanfort, Cora - Romans, nouvelles, etc.
2. Haïti - Histoire - 1844-1915 - Romans, nouvelles,
etc. I. Titre.

PQ3949.3.S68C67 2011 843'.92 C2011-940540-7

Mémoire d'encrier

1260, rue Bélanger, bureau 201

Montréal, Québec,

H2S 1H9

Tél. : (514) 989-1491

Téléc. : (514) 928-9217

info@memoiredencrier.com

www.memoiredencrier.com

Réalisation du fichier PDF : Éditions Prise de parole

Michel Soukar

CORA GEFFRARD

Roman

MÉMOIRE
D'ENCRIER 

À mon père qui m'initia aux secrets de sa mémoire.

La doctrine de la douceur est la doctrine unique.

Walt Withman

Cette nuit-là, ils guettaient le chef de l'État pour l'assassiner.

La voix chevrotante d'Elie Auguste se tut et sa pensée s'engagea dans une route de silence. Il se demandait sans doute encore s'il devait lever le voile sur les causes et les acteurs du drame qui secoua la vie de ce peuple encore dans les langes en ce temps-là. Ses paupières se plissèrent au passage de la fumée de sa pipe dont l'effluve épicé chassait de la pièce les odeurs venues de la rue. Le crépuscule tombait en même temps que des nuages précurseurs d'orage tropical s'amoncelaient, éclipsant toute velléité de lune et d'étoiles.

– C'était un soir... Je m'en souviens comme si c'était hier.

Ses cheveux me parurent plus blancs que d'habitude et son front brillait à la clarté de la lampe à huile. Il transpirait. Ma présence lui pesait. Il se questionnait probablement sur l'utilisation de son témoignage. Devait-il se résoudre à sceller à jamais dans son tombeau cette vérité dont lui seul, le dernier survivant des hommes du

Président, détenait la clé? Pouvait-il se taire et glisser dans le néant en condamnant la postérité à l'ignorance et au mensonge? Quel honneur serait éclaboussé? Quelle vie détruite? Les dépouilles des protagonistes de l'affaire ne se confondent-elles pas depuis longtemps avec la poussière?

– Les hommes sont de malheureuses créatures et, pour s'élever au-dessus de la condition ordinaire, ils paient le prix fort, dit-il.

S'était-il enfin résolu à se confier? Depuis des années, je le tâtais, le tentais, reculais, avançais à pas feutrés, épiais les plis de ses lèvres, les mouvements de ses sourcils au moindre énoncé du nom du Président, jusqu'à cet instant où sans qu'il me sente approcher, à brûle-pourpoint, je lui demandai :

– Qui voulait, ce soir-là, assassiner le Président?

Pas un battement de ses cils. Pas une goutte de sueur sur ses doigts. Seulement le sang-froid de la bête tapie pour dissimuler sa présence, pour laisser passer le chasseur, guetter ses pas...

– Ma question avait fondu comme la glace dans mon verre d'orangeade.

Le temps a filé, Auguste, pensai-je. Il te bouscule et ta conscience te tourmente. Il te reste une ultime vanité : celle d'être le dernier à savoir.

Je sentais que sa mémoire allait déployer ses ailes et se prendre à mes filets. C'était à mon tour de retenir ma respiration, de compter les battements de mon cœur. Le chasseur se blottit.

La bête consent à se glisser hors de sa tanière. Je ne bouge pas, Auguste, je ne parle pas. Je t'attends. Tout ouïe.

– Fabre Geffrard avait 53 ans quand il conquiert le pouvoir. On savait le Président excellent cavalier, capable de dompter les montures les plus ombrageuses. On le savait fils posthume, d'un héros de la guerre de libération, signataire de l'Acte de l'indépendance, l'un des pères de la patrie. On le savait éduqué par son beau-père, un brave colonel de l'armée décédé bien avant son avènement au pouvoir. Sa mère, de vieillesse avancée, ravivait dans sa mémoire l'exemple de ces deux meneurs d'hommes. Son enfance avait été bercée par les récits des exploits de son père Nicolas qu'il n'avait pas connu, ce héros qu'on lui peignait avec les couleurs les plus exaltantes, mort trois mois, avant sa naissance, dans ce pays issu du mariage du feu et du sang. Un abcès à l'estomac emporta le général Nicolas à 44 ans. La faucheuse s'était penchée maintes fois sur sa vie tumultueuse, l'accompagnant comme un adulte tient la main d'un enfant. C'était l'époque où il incarnait, comme ses camarades de combat, l'idée de la libération. Heureusement, parfois, quand les armes de l'oppression sont braquées contre une pareille idée, elles tombent des mains de leurs détenteurs.

Je n'avais jamais réfléchi à pareille question, souvent ces armes crachent du feu. Alors, pour éviter toute réponse saugrenue, je dis :

– Non.

– Parce qu'elles savent que l'Histoire les regarde.

Le commandant en chef Dessalines avait mandé le jeune officier Nicolas dans un village du centre où il s'était replié avec quelques membres de son état-major. Il l'attendait, faisant les cent pas sous les grands ficus de la petite place où bivouaquaient les soldats harassés mais impatients d'en finir avec l'ennemi.

Il avait à peine mis pied à terre, puis salué d'un geste sec, que le commandant, plongeant ses yeux telles deux billes noires dans les siens, lui avait fait part de sa résolution de déclencher les hostilités dans le Sud où lui, Nicolas, avait arpenté les plaines verdoyantes et les montagnes couvertes de forêts épaisses, ravinées de torrents en colère, parcourues de serpents gros comme des muscles noueux, pour assurer la paix après avoir allumé la guerre.

– Je crois que vous êtes l'homme qualifié pour conduire la campagne et pour gagner dans le Sud.

Son devoir lui était tracé avec une telle assurance qu'il se sentit doublement confiant.

– Je vous remets ce paquet. Vous ne l'ouvrirez que lorsque vous aurez pris un port important. Exécutez!

Le commandant, quoique de taille moyenne, se hissa à sa hauteur, l'étreignit dans ses bras marqués de cicatrices, échauffa son visage hâlé de son souffle saccadé.

Nicolas marcha par mornes et vallées, évita toute agglomération jusqu'à atteindre la lisière du Sud qui se confond avec les rives d'un lac noir bordé de roseaux et survolé d'oiseaux au plumage blanc. Coincé entre des rochers gris et des hautes herbes, dans l'obscurité, il imita le croassement des crapauds, et les chouettes lui répondirent. C'était le signal convenu avec les bandes réfugiées dans les passages souterrains, averties par des émissaires de sa venue et de sa mission.

De ces troupes éparses, il bâtit une armée. De ce désordre de courage, il fit le fer de lance du combat dans sa nouvelle affectation. Sa furie déferla sur les villages, et, quelques mois plus tard, après trois heures d'affrontements sanglants, un port de mer tomba en son pouvoir. Alors, il ouvrit le paquet que lui avait donné le commandant, y lut son brevet de général de brigade et les instructions pour les opérations à suivre.

L'ennemi n'était ni de paille ni de bois. Il se précipita contre Nicolas et ses hommes avec une impétuosité irrésistible, les culbuta, les traqua, les dispersa. Nicolas fut surpris par une décharge meurtrière pendant que ses lignes rompues retraitsaient dans un désordre effroyable. Il dut

son salut à son sang-froid. Il abattit plusieurs assaillants qui, le croyant seul, s'avançaient sans précaution pour se saisir de sa personne. Une rivière profonde et houleuse, charriant blessés et cadavres, roulait toute proche. Il s'y précipita, gagna l'autre rive à la nage et rallia ses troupes. Il lui fallut une rare capacité de persuasion pour remonter le moral des survivants, réorganiser les unités et relancer la guerre.

Le président Fabre Geffrard ne connut pas son père Nicolas et il aurait pu tout bonnement ne pas naître. Responsable du département du Sud et quatrième personnage de l'armée et de l'État, Nicolas décéda deux ans après la libération

Auguste hésita avant d'ajouter :

– Il emporta dans sa tombe une suspicion de conspiration contre le commandant en chef Dessalines devenu premier dirigeant du nouvel État.

Il m'observe du coin de l'œil et doit se dire :

– Mon jeune ami en déduit que le Président a hérité de la bravoure, mais aussi de la manie du complot et du sens du secret.

Nicolas décédé, les troupes et le peuple rendirent les honneurs au libérateur du Sud et son cadavre, déposé dans un cercueil de chêne, drapé du bicolore national, fut enterré à la forteresse des Platons dont les remparts, garnis de canons menaçants, dominaient la vaste plaine jusqu'au bord de la mer séparant le nouveau pays des côtes de l'Amérique du Sud.

Peu de jours après les funérailles, le commandant en chef effectuait son entrée redoutée dans la ville, pénétrait dans le bureau du défunt et prenait connaissance de sa correspondance, entouré de ses nouveaux secrétaires, les uns dévoués, les autres soucieux de leur avenir puisqu'aucun pouvoir, même absolu, ne rime avec éternité.

Des rumeurs couraient, de ministères en casernes, de salons en galeries, d'un prétendu complot de généraux. Un haut gradé du Nord, le général Christophe, et le défunt en auraient tissé la trame pour, au moment opportun, étouffer le chef de l'État.

Dans leurs chuchotements, les colporteurs dénonçaient les agissements d'une aguichante mulâtresse habile dans le maniement des armes, hardie sur le champ de bataille, brûlante au lit, trépidante dans les salles de bal, adorant les colliers rutilants et les tissus fins, qui distribuait des cartes de visite portant l'inscription : «Euphémie, maîtresse du chef».

– Avec ce simple petit carton, elle se présente à n'importe quel bureau public et elle est aussitôt servie !

– Pire ! Je vous jure qu'avec ça, elle a droit à des ponctions dans la caisse publique et elle fait rentrer au pays n'importe quelle marchandise sans payer.

– Moi, je garantis qu'elle dirige le service d'espionnage de son homme.

– Je parie que c'est elle qui a dénoncé le général Nicolas.

– Dénoncé, tu dis? Tout inventé plutôt, pour être seule à contrôler le Sud.

Les secrétaires, aux lorgnons ajustés, épluchaient les dossiers. Le commandant prisait du tabac, enfoncé dans un fauteuil de cuir rouge. Les plis de sa peau couleur d'argile entre ses sourcils froncés, les larges narines frémissantes, les lèvres épaisses et allongées disaient sa soif de découvrir un document inédit. Il s'imprégnait de l'atmosphère de cette pièce où avait travaillé celui que la mort avait sauvé de son courroux. De cet air enfermé entre portes et fenêtres closes depuis la disparition de Nicolas, ses poumons se remplissaient; il reniflait, tel un chien sur la piste d'un fugitif, en quête de l'odeur de la trahison.

Le froissement des papiers troublait le silence du bureau et, des trous du parquet, émergeaient furtivement des têtes de souris apeurées.

L'un des hommes promena une loupe épaisse sur la surface d'une lettre rédigée d'une écriture fine et serrée et s'avoua incapable de la déchiffrer.

– C'est de l'anglais, constata-t-il.

Le commandant sursauta.

– De l'anglais?

La mine sévère, il scruta l'entrée, porta les yeux au plafond poussiéreux et découvrit une toile dont l'araignée achevait le tissage à l'angle droit de la pièce.

La mort m'a devancé, pensa-t-il. Il n'est plus là pour finir sa toile. Mais tiens, tiens... de l'anglais?

– À qui cette lettre est-elle adressée? demanda-t-il au secrétaire.

Celui-ci remonta la loupe au haut de la page.

– Au général du Nord.

– Ah! C'est vrai, il parle l'anglais. Je ne savais pas que Nicolas connaissait cette langue. Je ne la parle pas. Lequel d'entre vous peut traduire cette lettre?

Un autre secrétaire, un métis bedonnant à la tignasse ébouriffée et à la mine jaunie, leva un doigt gonflé par la graisse.

– Je peux essayer.

Rassuré, le maître s'adossa au fauteuil.

– Eh bien! J'ignorais que tu pratiquais l'anglais, Dupuy.

Le dénommé Dupuy prit nonchalamment le papier, le parcourut lentement, le lorgnon accroché à une enflure de sa peau, avant de conclure sur le ton le plus banal:

– Des salutations. Des souhaits d'usage. Échanges de politesse. Rien d'important.

Le chef se redressa et saisit la lettre, s'efforçant de déchiffrer ce qui, pour lui, équivalait à du chinois ou à des hiéroglyphes. Il se résigna à se fier à la traduction de Dupuy, qu'il n'avait d'ailleurs aucune raison de suspecter. Le secrétaire était un vieux lourdaud repu de bonne chère, d'alcool de canne et de femmes de petite vertu, qui craignait l'obscurité, hurlant pendant son sommeil sous l'emprise de ses cauchemars, juste bon à

épilucher les dossiers, à régler sa correspondance, muet comme un poisson, trop gras pour accoucher d'une idée.

– Bon, passons!

Les heures s'écoulaient sans aucun écrit suspect à signaler. Aucune piste à explorer. Pas une trace pouvant mener à une enquête capable d'être conclue par une juste et bonne fusillade.

– Un malin, ce Nicolas! Il n'avait pas seulement les couilles bien accrochées, il avait aussi la tête bien plantée.

La fatigue gagnait son groupe de fouineurs. Les plis de leurs faces s'alourdissaient et leurs gestes prenaient de la lenteur. Découragés, ils disposaient les feuillets et rangeaient les dossiers consultés. Les cartables portaient la trace de leurs doigts en sueur et, de temps à autre, ils essuyaient avec leur mouchoir leurs fronts et leurs paumes moites. Le commandant se frotta les paupières alourdies par l'humidité ambiante et la monotonie des recherches.

– Euphémie doit m'attendre, pensa-t-il. Son dîner doit être prêt. Mon corps a besoin d'un bon lit avec des draps frais et parfumés de ses seins chauds et voluptueux.

Il sentit sur ses lèvres charnues le goût salé du sexe mouillé de sa mulâtresse.

– Rangeons ces foutus papiers. Ils ne m'apprendront rien.

Puis, surgissant de ses réflexions, il ajouta :

– Bien! Classez ces dossiers dans leurs armoires pour que le prochain commandant du Sud les trouve en bon ordre. Et offrez-vous un copieux repas et une sieste réparatrice! Nous travaillerons plus tard!

Sur ce, ses pas firent geindre le parquet et il disparut dans l'embrasure de la porte. Les secrétaires obéirent et s'éclipsèrent un par un en descendant l'escalier vers le rez-de-chaussée pour gagner la rue en quête d'une auberge.

Dupuy traînait. Avec sa lourdeur proverbiale, ce comportement n'étonna personne. Avant de quitter la salle, bon dernier, il jeta un rapide coup d'œil par-dessus ses larges épaules. Il rouvrit un dossier, en tira la lettre en anglais et la glissa dans une poche intérieure de sa redingote grise.

– Le général Christophe sera content encore une fois de mes services. Aujourd'hui, je viens de lui sauver la vie.

Le maître et ses serviteurs ignoraient que Dupuy fut capable de dissimulation et de vivacité.

Deux ans après le décès de Nicolas, sa femme se remaria à un colonel qui prit l'enfant posthume sous sa protection, le combla d'affection et ne prit aucunement ombrage de l'admiration que le fils portait au père disparu. Du sang avait coulé avec les années. Le commandant en chef Dessalines avait été tué par ses compagnons d'armes et plusieurs gouvernements s'étaient succédé à la tête du pays divisé en deux États pendant une quinzaine d'années. C'est le Général Boyer,

l'obligation d'éclairer sa femme sur le motif réel du voyage de ce dernier à Kingston. Cette mort lui abîma le cœur et le fragilisa jusqu'à le terrasser. Avant qu'une crise cardiaque ne l'emporte finalement, je le visitai et c'est sur son lit de malade qu'il me raconta tous les faits dont je ne pouvais avoir connaissance et que je vous ai appris. Saisissant l'occasion de ma présence complice, il me sollicita pour transporter son coffre dans sa chambre, il l'ouvrit, et ensemble nous brûlâmes les papiers de Julien Nau, offrant ainsi à son fils des funérailles définitives.

– Dormirez-vous en paix, Monsieur Auguste ?

– Ce soir, ou dans mon tombeau ?

Elie Auguste avait achevé sa confession. Il ne m'appartenait pas de lui donner l'absolution. La nuit se dissipait, l'aube pointait et nulle fatigue ne me portait à m'assoupir. Seul le silence prévalait désormais. Il me restituait au temps présent avec lenteur et un brin de nostalgie.

Du règne de Geffrard, avec sa souffrance sans baume et son gouvernement gâché, seul Elie Auguste avait survécu, pliant puis se redressant sous la violente tempête déchaînée par cet attentat impensable contre l'amour. Comme quoi, dans ce monde injuste et mystérieux, il n'est pas bon de s'attaquer à la douce lueur qui offre un apaisement à la démesurée et folle ambition des hommes.

Cora Geffrard

Cora Geffrard, vingt-trois ans, fille du président Fabre Geffrard (1806-1878), est assassinée alors que, enceinte, elle s'apprêtait à vivre une vie merveilleuse. Le Président mettra la République en branle afin de faire justice. Rien ne sera épargné pour punir les coupables. Seize accusés seront exécutés. Dans cette fresque politique où l'hypocrisie, le cynisme et la tyrannie s'érigent en gouvernance, l'auteur dévoile les rouages de la violence et l'engrenage infernal du pouvoir en Haïti. Nourris d'ambitions démesurées, les personnages évoluent dans cet univers dont l'imaginaire est dominé par la luxure, la corruption et la tentation totalitaire. Le roman *Cora Geffrard* est une véritable plongée dans l'Histoire de cette nation pathétique.

Historien et journaliste, Michel Soukar vit à Port-au-Prince. Il est l'auteur d'une œuvre considérable: poésie, théâtre, chronique historique et roman.